

viennent enfin à le calmer, son habit est retrouvé, et une personne en le lui présentant lui fait de justes reproches sur sa conduite scandaleuse et indignes d'un honnête homme, et lui dit qu'il devait craindre, que Dieu qu'il vient de blasphémer, ne le punit etc. la dessus, le malheureux reprit avec un air de menace : votre Dieu, je vais vous montrer comment je le crains, et poussé par une espèce de vertige infernal, il fend la foule, met la main sur le bord du vaisseau et se précipite dans les flots ! Vous dire la stupeur, l'épouvante qui saisit les gens témoins de cette scène, est impossible. On mit la chaloupe à l'eau, on tenta de sauver ce misérable, en vain ; il lutta quelque temps contre les flots glacés et quand la chaloupe fut à quelque pas de lui, il disparut sans retour !

« Quel exemple pour les ivrognes et les blasphémateurs ! nos journaux sont remplis tous les jours d'autres faits semblables, sinon aussi terribles ; l'intempérance fait encore des ravages affreux dans nos campagnes. On nous dit qu'il n'y avait pas moins de dix personnes ivres dans le *St. Louis* lors de cet accident. N'est-il pas temps de mettre un terme à de pareils maux ? d'arrêter la démoralisation, l'abrutissement de la population ? La magistrature ouvrira-t-elle enfin les yeux sur les sources de ruine et de perdition du peuple ? nos campagnes sont couvertes d'auberges et de tavernes inutiles, et nos villes en sont remplies. Des milliers de licences sont accordées chaque année ; quand on ne devrait pas en donner une seule. »

Une personne qui était auprès de ce malheureux, nous a appris depuis que lorsqu'on lui parla de Dieu pour l'apaiser, il s'écria : *Oh ! pour mon Dieu, je peux donner ma vie ;* et aussitôt dans un moment de folie ou de frénésie, pour confirmer ce qu'il disait, il se précipita à l'eau ; il paraît qu'il en eut regret ; car il fit des efforts pour se sauver, et nagea sur le dos, près d'un quart d'heure. Si on avait eu un cordage à lui jeter, on aurait pu le sauver. Le Capitaine fit jeter un *boat* à l'eau, mais comme il n'était point prêt, cela prit trop de temps, et l'homme était disparu pour toujours, quand ce secours arriva auprès de lui.

Extrait d'un écrit sur l'agriculture rapporté par la Revue Canadienne.

Nous l'avons dit ailleurs, ce n'est pas avec un haut enseignement agricole que l'on améliorera le sort des classes ouvrières de la campagne ; vos collèges spéciaux pour les agriculteurs, vos chaires de culture ne serviront qu'à augmenter le nombre de ces théoriciens beaux parleurs, qui sont eux-mêmes les martyrs de la science agricole, car, à peu d'exceptions près, les propriétaires qui font valoir se ruinent ou à peu près. N'avons-nous pas vu, aux environs de Caen, le général H. . ruiner la plus belle ferme de la plaine par des systèmes théoriques absurdes ; il a fallu plus de dix années et des dépenses considérables pour ramener la terre au prix de fermage du pays ; le célèbre littérateur agricole, Mathieu de Donbale lui-même, dépensait infiniment plus qu'il ne produisait. Ce sont donc là de grands agriculteurs ? Oui, parce qu'ils parlent bien et écrivent de même ! Mais, nous le répétons, il y en a déjà trop de ceux-là. Les trappistes de la Meilleraye ne sont pas des savans ils ont créé, sur le plus mauvais sol, et, en luttant contre des obstacles de toute nature, des cultures de moins de neuf hectares, qui pourvoient exclusivement à la consommation annuelle de plus de cent personnes, et produisent, en outre, pour 10 ou 12,000 francs d'excédant. Si tous les marchands d'allumettes chimiques, les artistes de nom, les littérateurs incompris, les joueurs d'orgue de Barbarie, les avocats sans causes, les marchands de cigarettes Ras-pail, les médecins sans malades, un grand nombre de membres de certaines sociétés d'agriculture, voulaient se faire trappistes, que de terres incultes nous pourrions utiliser ! Le sol produirait alors assez pour nourrir la population, et on ne viendrait plus nous dire : « Nous n'avons pas, dans l'énumération des céréales, parlé de l'avoine (pour remplacer la pomme de terre !) ; cependant, son grain serait, au besoin, alimentaire pour l'homme ; il l'est même de fait, et de temps immémorial, dans plusieurs pays, il forme la base de la nourriture des habitans de la Haute-Ecosse, etc. Très-bien, agriculteurs d'élite, encore une calamité comme celle de cette année et un plus grand nombre de travailleurs comme vous, nous serons réduits au picotin ! »

— L'école de médecine de cette ville vient d'être définitivement agrégée à l'Université du Collège McGill. Ce rapprochement qui vient de s'effectuer entre les deux institutions qui se partageaient l'enseignement médical, aura l'effet, nous espérons, d'élever de plus en plus le caractère et la dignité de la profession, en bannissant, à tout jamais, les rivalités. — Nous souhaitons que cette coalition tourne à bien.

FRANCE.

— La lutte qui a si longtemps existé entre les deux routes de Marseille et de Trieste pour le passage de la maille de l'Inde est enfin terminée. Le gouvernement anglais a définitivement adopté la ligne de Marseille.

Chronique des chemins de fer. — Déjà l'effet de l'ouverture du chemin de fer du Havre se fait sentir ; des paquebots feront bientôt le service, deux fois par semaine, entre le Havre et Brighton. Cette ligne, bien desservie, permettra aux voyageurs, partis le matin de Paris, d'être rendus le même soir à Londres.

Depuis le 1er de ce mois, il y a deux paquebots par jour de chacun des ports de Boulogne et de Folkstone.

— Le déblaiement de l'amphithéâtre antique de Pouzzoles vient d'être

terminé, et ce superbe monument peut maintenant être examiné dans toutes ses parties. Les cages des animaux, situées dans l'arène, sont d'une maçonnerie extrêmement solide, et se trouvent on ne peut mieux conservées. On y a trouvé des lampes, des tronçons de colonnes et beaucoup de débris d'ornemens architecturaux.

— Il y a une quinzaine de jours environ, on trouvait répandu dans le faubourg Saint-Antoine et sur les boulevards des petits ronds de papier de la dimension à peu près d'une pièce de 2 francs, sur lesquels étaient tracés d'une façon assez grossière ces mots : Incendions jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de résistance au partage des terres et des récoltes. On avait semé aussi, ça et là, des espèces de pétards ayant la forme des paquets de chicorée ; ils étaient enveloppés de divers écrits également incendiaires, faisant appel à l'insurrection, et démontrant que chacun devait avoir en partage 12,500 mètres carrés de terrain.

Ces écrits étaient imprimés d'une manière peu correcte, à la brosse, à l'aide de caractères à jour, et leur exagération et la façon quelquefois burlesque dont ils étaient traités les avaient fait attribuer à un fou.

Mais il s'est passé depuis, et tout récemment, quelque chose d'analogue, et qui présente plus de gravité. Dans plusieurs endroits, on a jeté dans les caves, par les soupiraux, une machine incendiaire, dont les effets, dans certaines occasions, pourraient être funestes. Un propriétaire nous a fait voir cette invention infernale, qui mérite bien une description particulière.

Elle se compose d'un rond de carton découpé en forme de roue ; quatre allumettes chimiques, disposées en croix, sont adhérentes au carton, à l'aide de cire à carlieter, et leurs extrémités, enduites de matières inflammables, aboutissent l'une contre l'autre.

Une mèche en amidou sert à leur communiquer le feu. Le rond de carton est ensuite traversé perpendiculairement, et vers le milieu, par un fil de fer qui l'empêche de tomber à plat, ce qui pourrait éteindre les allumettes ou empêcher leur combustion.

Ces tentatives, qui sont l'œuvre de quelques misérables fauteurs de troubles et d'anarchie, ne sont pas de nature à alarmer les esprits ; mais il est bon de se mettre en garde contre elles, et la police, d'un autre côté, a établi à ce sujet une surveillance active, qui finira par lui faire découvrir les coupables.

Univers.

Drame domestique. — Le « Languedocien » raconte ainsi une affreuse scène qui s'est passée le 14 janvier, au petit hameau de Tourrel, près de Saint-Gervais :

« Un petit garçon de quatre ans environ imprudemment laissé seul à la maison avec son jeune frère, âgé de dix huit mois à peine, a tué ce dernier à coups de couteau. Au bout de quelques instants d'absence, la mère revient au logis, et le jeune meurtrier lui demande à manger. Elle prend un pain et s'apprête à en donner à l'enfant, mais le couteau n'est pas à sa place habituelle. Après quelques recherches, elle le trouve à terre, dans un coin de la maison, rouge de sang et tout fumant encore. — D'où vient ce sang ? s'écrie-t-elle, épouvantée, tremblant de deviner un horrible malheur. — Aï sanant tou pouceïou, répond naïvement l'enfant en indiquant du doigt le berceau de son frère. Nous n'essaierons pas de peindre la douleur, les cris de cette malheureuse mère ; dans le premier accès de son désespoir, et tenant encore à la main le pain dont nous avons parlé, elle le lance à la tête du meurtrier, qui tombe frappé mortellement et rend quelques minutes après le dernier soupir. Le bruit de cet événement se répand dans tout le hameau, les habitants, d'ordinaire si paisibles, accourent en foule sur le théâtre de la catastrophe et en éloignent cette femme infortunée, privée en si peu de temps de ses deux enfants à la fois. Le soir même, elle est allée raconter à la justice tous les détails de ce drame sanglant, et le lendemain elle a été conduite à Beziers par la gendarmerie.

— Le capitaine Painblanc, commandant la *Nanette*, coulée en mer, rapporte les faits suivants :

« Le Lundi, 1er. février, j'allais de Granville à Sétubal ; mon navire étant lesté et muni de ses recharges nécessaires, les vents étant au nord-est, jolie brise, à cinq heures, fait les dispositions d'appareillage, à six heures nous étions sous voiles. Après m'être assuré que le navire ne faisait point d'eau et que tout l'équipage était à bord, renvoyé le pilote et les hommes de corvée ensuite fait route pour Sétubal, lieu de ma destination. Continué jusqu'au 3, où, à cinq heures du matin, on vint me prévenir qu'on entendait l'eau rouler dans la cale, ce qui me surprit beaucoup, attendu qu'à trois heures j'avais fait franchir les pompes. J'ordonnai immédiatement de gréer les pompes, de pomper et d'appeler tout le monde.

« Pour me convaincre du fait, je pris un fanal, afin de visiter la cale ; mais quelle fut ma surprise lorsque, en y descendant, je trouvai le lest couvert d'eau remontant sur le pont, le navire était déjà incliné d'au moins 45 degrés, quoique les pompes continuaient de fonctionner. Voyant la perte inévitable, je fis mettre le canot dehors. A peine était-il à l'eau, quel la mer était sur le pont ; je fis donc embarquer les hommes dans cette frêle embarcation. Après m'être assuré qu'ils y étaient tous, je m'y embarquai moi-même. Nous restâmes dans cette nacelle, qui était surchargée du poids des hommes, espérant rencontrer quelque navire où nous pourrions nous réfugier, car nous étions à 60 milles d'Onessant.

« A six heures, au moment où notre navire coulait, nous aperçûmes une voile, ce qui ranima notre courage, car nous la considérâmes comme notre Dieu sauveur. Mais, hélas ! quel fut notre désappointement, quand nous la vîmes passer près de nous et du malheureux navire qui s'engloutissait